
**« L'ABBÉ THOMAS ALBERT,
GRAND PATRIOTE, HISTORIEN, ORATEUR SACRÉ ET
PASTEUR ESTIMÉ ».**



L'abbé Thomas Albert

N.D.L.R. - Le texte suivant a été publié antérieurement dans la revue de la SERFNB par Hector J. Cormier, enseignant à la retraite et ancien directeur général de la Société nationale des Acadiens de 1971 à 1973.

Pour rendre hommage à leurs héros, les Acadiens ont donné les noms de ceux-ci à des institutions importantes. Nous avons comme preuve les polyvalentes. Celle de Grand-Sault porte l'appellation Thomas-Albert du nom du curé de 1921 à 1924, mais surtout de l'historien du Madawaska qu'il a été. Son oeuvre, un livre de 604 pages, s'intitule *Histoire du Madawaska, entre l'Acadie, le Québec et l'Amérique*. À ce titre, il mérite amplement qu'on le présente aux lecteurs de l'Entre Nous sous la rubrique des grands éducateurs, grandes éducatrices.

Pour rendre hommage à leurs héros, les Acadiens ont donné les noms de ceux-ci à des institutions importantes. Nous avons comme preuve les polyvalentes. Celle de Grand-Sault porte l'appellation Thomas-Albert du nom du curé de 1921 à 1924, mais surtout de l'historien du Madawaska qu'il a été. Son oeuvre, un livre de 604 pages, s'intitule *Histoire du Madawaska, entre l'Acadie, le Québec et l'Amérique*. À ce titre, il mérite amplement qu'on le présente aux lecteurs de l'Entre Nous sous la rubrique des grands éducateurs, grandes éducatrices. Brillant étudiant, il fut le protégé du curé A. Comeau. On dit de lui qu'il était un orateur sacré, un pasteur aimé et admiré de ses ouailles. Il était de plus grand patriote.

Thomas Albert était le fils de Vital Albert et de Marie Smith. Il est né le 17 juin 1879 à Saint-Hilaire-de-Madawaska. Son père possédait une ferme et une petite scierie, juste assez pour subvenir aux besoins d'une famille assez nombreuse. Dès l'âge de douze ans, il terminait ses classes à l'école élémentaire.

L'abbé Comeau, avait remarqué sa grande intelligence. Il l'encouragea à parfaire des études classiques au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière pour ensuite les poursuivre au Grand Séminaire, et les terminer à Rome où il obtint un doctorat en Théologie en 1907, et un autre en Droit canon l'année suivante. À peine âgé de 29 ans, il revenait dans son diocèse doté de toutes ces connaissances et de toute cette compétence.

Lors de ses études à la Pocatière, il remporta le prix Prince-de-Galles pour s'être classé premier au niveau de la Rhétorique (13 ans de scolarité) de toute la province de Québec. Il attira les honneurs sur son Alma Mater ainsi que sur son curé, son pourvoyeur financier pendant toute la durée de ses études, geste hautement apprécié d'une famille qui vivait à l'aise, mais qui, d'autre part, n'était pas riche.

Thomas Albert fut ordonné prêtre le 9 juillet 1905 en la cathédrale de Chatham et devint, par la suite, vicaire ou assistant dans les paroisses de Chatham, de Pokemouche-en-Haut et de Bathurst. Âgé de 31 ans, il devint curé de Shippagan et y demeura de 1910 à 1921. Ses premiers pas dans sa nouvelle paroisse ne furent pas de tout repos. Il venait remplacer un curé, le père François-Xavier Ozanne, qui avait construit la magnifique église de pierre dont les paroissiens n'étaient pas peu fiers.

Accusé d'inconduite, le curé Ozanne n'allait pas abandonner facilement. Ses supporters accusaient plutôt le

jeune père Albert de voler la place de leur vénéré pasteur, dont certains s'étaient donné comme mission de le battre.

Un bon dimanche après-midi, un groupe de paroissiens récalcitrants, entourant le curé Ozanne à l'arrière de l'église se présente aux Vêpres pour s'écrier haut et fort : « C'est-i pas de valeur...vous avez tant travaillé ! Que le jeune prêtre vienne derrière et que le vieux prenne sa place. » Comme accueil, ça augurait mal.

C'est à Shippagan, dans ses temps de loisir, que l'abbé Albert écrivit l'histoire du Madawaska. Il ne s'attribua pas tout le mérite de l'oeuvre. Il reconnaissait que la documentation était celle de Prudent Mercure, celui à qui le célèbre généalogiste acadien, Placide Gaudet, avait déconseillé d'écrire cette histoire à cause d'un français « défectueux ».

D'entrée de jeu, le père Albert sert un avertissement aux lecteurs : « Je ne suis pas historien et n'ai pas l'intention de le devenir. C'est dire que je n'ai pas la prétention de présenter à mes compatriotes une histoire complète ni de fond, ni de forme; ce n'est qu'une ébauche, le premier bégaiement (...) de notre héroïque vallée. D'autres, des contemporains, je l'espère, viendront combler les lacunes, corriger les erreurs involontaires, rectifier les jugements. »

Pourtant la presse locale est élogieuse à son égard. Lors d'un grand ralliement pour le fête de l'Assomption à Lac Baker, le Dr A.-M. Sormany propose que l'oeuvre du père Albert serve de livre de lecture dans les écoles du comté. C'est appuyé à l'unanimité.

Peut-être aurait-il fallu que le travail du père Albert serve de document de base pour l'enseignement de l'histoire locale dans les écoles du Madawaska tellement le document était valable, et riche d'une forte recherche historique.

Les jeunes auraient appris que le territoire, avait d'abord été occupé par les Malécites; que les familles fondatrices acadiennes étaient celles des Cyr, des Cormier, des Daigle, des Hébert, des Thériault, des Thibodeau, des Ayotte, des Mauzerolle, des Potier; que les familles fondatrices d'origine québécoise étaient les Soucy, les Albert, les Michaud, les Levasseur, les Chaurest, les Saucier, les Dubé, les Beaulieu, les Gagné, les Guimond, les Ouellet, les Gagné, les Duperré, les Lizotte, les Fournier et les Sansfaçon; que ces deux groupes avaient des tempéraments différents, les uns étant d'origine bretonne et les autres, d'origine normande ; que ces gens étaient autant chez eux du côté sud que du côté nord du fleuve Saint-Jean et que c'est le traité d'Ashburton qui vint faire des uns des Américains les arrachant brusquement à leur pays d'origine.

Voici comment Thomas Albert décrit les habitants de ce coin de pays : « Mais, au Madawaska, où les deux éléments se trouveront réunis, mêlés, dans une proportion numérique à peu près égale, pendant plus d'un siècle, la différence s'atténuera par un contact constant, par l'alliance des familles, par un genre de vie et des besoins communs, pour se fondre en une riche nature qui tiendra des deux, et constituera le vrai type madawaskayen, breton et normand à la fois, entêté et roublard, honnête et gai, actif et intelligent, généreux et plein d'initiative, hospitalier mais impénétrable, particulariste sans exclusion, qui par suite de sa longue séparation, à son tour, des groupes acadiens et canadiens dont il a tiré son origine, nourrit pour eux une égale et sympathique indifférence. »

L'abbé Albert rapporte deux mouvements de citoyens qui verront le jour l'un à Saint-Basile entre les « patriotes » et les « chemises fines » et l'autre, dans le Madawaska américain entre les unionistes et les séparatistes. Dans le premier cas, les patriotes s'opposaient à la construction de chemins carrossables et accusaient les opposants de chemises fines parce qu'ils auraient été trop paresseux pour pousser leurs canots à la perche.

Quant aux autres, même s'ils faisaient partie des États-Unis suite au traité d'Ashburton, ils étaient toujours sous la juridiction du diocèse catholique de Chatham au Nouveau-Brunswick. Les unionistes, dirigés par Louis Cormier favorisaient les liens avec leurs frères et soeurs du côté canadien et voulaient demeurer rattachés à Chatham tandis que les séparatistes, avec à leur tête Sylvain Daigle et Luc Albert, voulaient faire partie du diocèse de Boston pour être au fait de ce qui se passait dans l'Église américaine devenue la leur. Le tout fut réglé à la création du diocèse de Portland dans le Maine.

On dit de Thomas Albert qu'il était l'orateur sacré des grandes occasions historiques en Acadie. Dès la sixième convention nationale des Acadiens en 1908 à Saint-Basile, il était l'orateur invité et entretint l'auditoire des origines de la colonie et des relations entre Acadiens et Canadiens (français).

C'est aussi à lui qu'on fit appel pour prononcer le sermon de circonstance à la cérémonie de la bénédiction de la pierre angulaire de l'église-souvenir de Grand-Pré. Un texte digne de mention.

Il y fait une analogie entre l'histoire du peuple hébreu et celle des Acadiens. « Nous célébrons en ce moment la Pâque acadienne sur les ruines du passé. (...) C'est la fête du retour. C'est la rentrée dans la patrie après 167 ans d'absence. C'est la prise de possession après l'éviction. (...) Le peuple acadien vient enfin jeter dans le port de Grand-Pré l'ancre de la barque acadienne errant depuis un siècle et demi à tous les vents de l'infortune. »

Parlant des conséquences de la Déportation, il continue : « On avait cru avoir scellé à jamais le tombeau sur ce peuple, comme on avait cru avoir enfoui à jamais le secret de sa mort dans l'oubli et le silence de l'histoire. Mais Dieu veillait sur l'Acadie peut-être plus dans l'épreuve que dans la joie. La tombe, on n'a pas pu la tenir fermée, pas plus que le tombeau du Calvaire. » Et il terminait avec ces paroles très fortes d'un être plein d'espoir et de courage : « (...) nous retournerons à nos foyers plus grands et meilleurs, plus généreux et plus vaillants pour combattre les bons combats. Les reflets de vos vertus éclaireront notre route. (...) l'Acadie a la patience qui endure et qui triomphe. »

Après son séjour dans la Péninsule Acadienne, le père Albert sera nommé curé de Grand-Sault en 1921, ce lieu qui, jadis, ne faisait place ni au français, ni au catéchisme. Pour parier à la chose, il procède à l'édification d'un couvent qu'il confiera à la congrégation des religieuses de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur qui venaient tout juste de se séparer de la congrégation des Sisters of Charity de Saint-Jean. La générale, Suzanne Cyr de son nom de laïque, originaire du Nord-Ouest s'était sentie une obligation de répondre positivement à la requête du pasteur.

Le père Albert n'aura pas eu le loisir de travailler avec cette nouvelle communauté de religieuses. Il ne sera même pas de la partie lors de la prise de possession du couvent. Il tomba malade avec une pleurésie suivie d'un double pneumonie. Il décéda à son presbytère le 16 novembre 1924 à l'âge de quarante-cinq ans. L'Acadie venait de perdre un grand homme dont les qualités étaient recherchées de ses contemporains.

Texte : Hector J. Cormier, "République", 06 août 2004